



L'ULTIME BAROUD D'HONNEUR DES « BOURBAKIS »

« Passage de l'armée de Bourbaki en Suisse, 31 janvier-1^{er} février 1871 ». Lithographie en couleur d'après un dessin de Max Henze, publiée dans l'ouvrage de M. Dittrich, « La Guerre franco-allemande », Dresde, 1895. Archives ER. PHOTO DR

IL Y A 150 ANS, L'ARMÉE DE L'EST COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL BOURBAKI, VAINCUE PAR LA NEIGE ET PAR LE FROID PLUS QUE PAR LE FEU, SE DIRIGE VERS LA SUISSE, À TRAVERS LE JURA, POUR S'Y RÉFUGIER. À SES TROUSSES, LES PRUSSIENS. CET ÉPISODE OUBLIÉ DE LA GUERRE DE 1870 EST RACONTÉ DANS UN OUVRAGE TRÈS DOCUMENTÉ DE PAUL-ANDRÉ JOSEPH ET GÉRARD TISSOT-ROBBE.

Depuis la déclaration de guerre, le 19 juillet 1870, tout est allé très vite. L'armée française s'est écroulée en quelques semaines. La série de défaites (Wissembourg, Froeschwiller-Wœrth, Gravelotte-Saint-Privat, Sedan, Metz) est comme une longue cicatrice qui balafre la France. Le 4 septembre, la République est proclamée. Tous les espoirs du gouvernement de Défense nationale reposent désormais sur l'Armée de la Loire. Cependant, les illusions nées de la victoire de Coulmiers se dissipent vite. Et ses tentatives de marche vers Paris n'aboutiront qu'à des échecs. Une nouvelle armée est bien constituée que l'on confie au général Bourbaki pour secourir Belfort où le colonel Denfert-Rochereau résiste toujours à l'ennemi ; cependant, si les Français font, une fois de plus, merveille à Villersexel, malgré le froid et la neige qui tombe à gros flocons, ce n'est qu'une victoire sans lendemain (9 janvier 1871). Le coup de grâce est donné sur les bords de la Lizaine, six jours plus tard. Le général Bourbaki ordonne alors la retraite, scellant les espoirs de délivrance de Belfort qui, à bout de forces, finira par capituler (le 13 février 1871). C'est l'histoire de cette retraite que racontent Gérard Tissot-Robbe et Paul-André Joseph. S'ils sont ce que l'on appelle péjorativement des « historiens amateurs », leur sérieux et la qualité de leurs recherches n'ont rien à devoir aux plus grands spécialistes. Mieux, ils corrigent de nombreuses erreurs reprises d'un ouvrage à l'autre. Leur récit commence le 22 janvier, alors que l'armée de l'Est arrive sur Besançon. L'objectif est de rejoindre Lyon. Mais entre-temps, Manteuffel, au commandement de l'armée du Sud, qui a bien compris les intentions de Bourbaki, a coupé les voies de communication en positionnant ses troupes « pour cerner et capturer » les troupes françaises. « Beaucoup de criti-

ques ont fusé sur le manque d'audace de Bourbaki avant de se retirer du champ de bataille. C'est faire peu de cas sur l'état de dénuement des troupes et, surtout, du véritable danger d'être pris en tenaille par l'armée du Sud (prussien) », rappellent les auteurs. Après trois jours d'hésitation, les principaux dirigeants de l'armée de l'Est, réunis à Château-Farine, décident de gagner la Suisse, via Pontarlier. Le 26, les « Bourbakis » affamés, épuisés et décimés par le froid, se mettent en marche. Devant ce désastre annoncé et la confusion extrême qui règne dans les rangs, dépassé par les événements, leur général tente de se suicider. Il en réchappera miraculeusement, la balle qu'il s'est tirée dans la tête ricochant contre le crâne ! Sans qu'il ne le sache, le même jour, une dépêche signée de Gambetta, ministre de l'Intérieur, arrivera au quartier général. Le gouvernement de la Défense nationale avait décidé de relever Bourbaki de son commandement et de le remplacer par général Clinchant.

LE RÔLE MAJEUR DU FORT DE JOUX

Le 31 janvier, alors qu'un armistice de 21 jours vient d'être signé, le nouveau général en chef tente de négocier avec l'ennemi un cessez-le-feu. Mais Manteuffel refuse ; pire, il profite de l'inaction de l'armée de l'Est pour renforcer ses positions. La longue marche vers la Suisse reprend après qu'une convention a été signée aux Verrières-de-Joux. « Toutes époques confondues, de mémoire humaine, il n'y a pas trace d'un événement semblable. Une armée de près de 100.000 hommes va passer en territoire étranger pour éviter une honteuse reddition en déposant armes et bagages », expliquent les historiens. C'est ainsi qu'aux Verrières principalement, mais aussi

aux Fourgs, à la Grand-Borne, au pied de Jougne, des colonnes de soldats dépénalisés franchissent lentement la frontière devant quelques militaires suisses. Des deux côtés de la route s'amoncellent fusils, épées et cartouchières.

Pendant ce temps, à La Cluse, la défense du défilé s'organise. Il y a là, estiment les auteurs, environ 5.000 soldats faisant partie de plusieurs régiments de marche (29^e, 42^e, 44^e, infanterie de marine), d'un régiment d'infanterie (le 38^e) et le 73^e mobile. Comme le relate le colonel Gentil, « il ne s'agit pas, comme aux jours heureux, de se couvrir de gloire. Il faut combattre pour un but plus grand. Sauver le matériel, protéger la retraite de l'armée sur la Suisse ». Dans cette bataille qui se déroule le 1^{er} février, le fort de Joux va jouer un rôle majeur (le fort de Larmont ne participe pas aux combats, contrairement à ce qu'il est souvent écrit). Sa résistance héroïque va permettre de contenir les Prussiens et de permettre aux convois et chariots de s'engouffrer sur les voies enneigées, direction la Suisse. Au prix d'environ 300 morts (contre 400 côté allemand), ce sera le dernier baroud d'honneur de l'armée française.

JÉRÔME ESTRADA

« Les Bourbakis. Une page d'histoire franco-suisse », de Gérard Tissot-Robbe et Paul-André Joseph, éd. Cabédita, 215 pages, 24 €.

« Toujours disponible : « Il y a 150 ans la guerre de 1870 », hors-série de L'Est Républicain, Le Républicain Lorrain et Vosges Matin, 200 pages en grand format, plus de 400 photos et documents, 19,90 €. Chez votre dépositaire ou à commander sur boutique.estrepublicain.fr